

Ernst Bloch

**Thomas Münzer,
théologien de la révolution**

Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac

Préface de Thierry Labica

{extraits}

Éditions Amsterdam

2022

Sommaire

Préface	
Un contretemps nommé Thomas Münzer Thierry Labica	9
1. Avis au lecteur	33
2. Sources, biographies et réimpressions	37
3. La vie de Thomas Münzer	45
4. Lignes de force de la prédication et de la théologie münzériennes	173
5. Conclusion et la moitié du Royaume	299
Note éditoriale	305

**Lignes de force
de la prédication
et de la théologie
münzériennes** **4**

L'homme délesté

Car jamais nous ne voulons être hors de chez nous.

Münzer, lui aussi, ne s'est mis en marche que pour rassasier. Mais, à la différence des petits agitateurs de son temps, jamais il ne s'arrêta dans cette marche. Jamais il ne resta immobile, dans la force provocatrice de soulèvement, dans l'appel continu à ne plus se laisser bercer. Si là non plus, selon le vieux dicton paysan, on ne dansa point avant de manger, la danse pourtant, l'animation spontanée de l'âme paralysée, fut la seule raison de vivre, l'ultime nécessaire, plus que pressant.

Mais l'homme s'est en toutes choses abandonné et renoncé, de telle sorte que, s'il a pris la mauvaise voie, il reste libre de s'en détourner. Rien hors de lui ne l'inhibe ; l'enfant est innocent et ne possède que l'aptitude à pécher ; on peut lui extirper la volonté de pécher. Or nous avons ainsi retourné la situation ; le mal accumulé perd toute force dès lors que nous rompons avec lui. Parlant de « l'homme grossier », Münzer déclare que Dieu ne l'attache point à sa méchanceté, et il ajoute : « Ah ! Si les pauvres paysans réprouvés savaient cela, ils en tireraient bien grand profit ! » En se délestant, l'homme rejette, en effet, tous les grands de ce monde,

et ce monde lui-même ; il ne leur permet plus de le commander et de le berner. S'il cherche et s'il honore – en lui et en chacun – le petit, le faible, le nostalgique, le besogneux, « alors il ne se peut point que le grand ne cède devant le petit et, devant lui, ne se couvre de honte ». Les hommes chassent leurs maîtres, ils ont pour cela toute liberté ; finalement souci et respect se voient situés à leur vraie place.

Du bon usage de la violence

C'est justement pourquoi rien ici ne devait plus affaiblir ni tromper. Devant la ruse et la dureté des grands, enfoncés dans le mal, le regard de Münzer fut, à un degré tout particulier, tranchant et aiguisé.

Assez longtemps il avait fait place à la bonne parole, à la coléreuse admonition. Vainement il avait proclamé la justice, prêché l'appel au bon vouloir, vainement il avait accepté de « considérer comme membre de la fraternelle communauté » et de tenir en honneur quiconque viendrait à résipiscence. Car c'est toujours la même histoire : non seulement celui qui reste faible, mais, plus sûrement encore, celui qui domine accepte la situation telle qu'elle est ; ils aiment la tranquillité et ils la prennent pour la paix. Que menace une attaque des petits et que les moyens de défense ne soient pas encore – ou ne soient plus – rassemblés en quantité suffisante, alors on voit croître chez les grands une disposition d'esprit apparemment pacifique, jusqu'au moment où la Terreur blanche se déchaîne et met au jour ce qui était jusqu'alors paisible, bien ordonné, – où elle rend la monnaie de la pièce et bien au-delà, comme le gibet a toujours renchéri sur un simple vol de bois. C'est ainsi qu'aux timides prières des paysans, à leur chrétienne requête en faveur d'un équitable arrangement, on ne répondit d'abord qu'en faisant la sourde oreille, en continuant à exercer contre eux une inflexible oppression ; mais, dès que la tempête éclata et souffla en plein jour, le *quieta non movere* du seigneur, son mauvais vouloir parurent se changer

en « pacifisme », et ce pacifisme tenta de jeter le trouble dans le rassemblement chrétien. C'est pourquoi Münzer se tourna sans tarder contre l'apparente humeur paisible des princes, contre la « fausse bonté » de Luther, perçant à jour tout ce que ces attitudes avaient de mystifiant ou l'abus idéologique qu'en firent des pacifistes comme Karlstadt :

Rien ici-bas ne présente plus beau visage et ne porte plus joli masque que la feinte bonté ; ainsi se vérifie la prophétie de Paul, II Tim., 3 : « Aux derniers jours les amateurs de plaisirs auront bien les apparences de la bonté, mais ils en renieront la vertu' . »

Car justement cette bonté n'est qu'une berceuse destinée à endormir le peuple, et la paix qu'elle proclame une simple dictature statique de l'injustice.

Aussi bien Münzer exige qu'on « se débarrasse de ces hommes chaque fois qu'ils barrent la route » ; sinon leur impudence sera sans limites et de toute convention conclue avec eux il ne restera que des débris. En écrivant son *Apologie très bien fondée*, le tribun, dans sa clairvoyante amertume, rejette toute la responsabilité de la situation sur la classe dominante :

Les seigneurs font tout eux-mêmes pour s'attirer l'inimitié des pauvres gens ; ils se refusent à supprimer ce qui provoque la révolte. Comment les choses, à la longue, iraient-elles mieux ?

C'en est fini avec les faux-semblants de l'ordre et de la tranquillité, et l'un des problèmes essentiels que pose la révolte se trouve ainsi mis en lumière, dans la mesure précisément où la véritable

1. D'après II Tim., III, 1/5 : « Dans les derniers jours [...] les hommes seront égoïstes, cupides, vantards, orgueilleux, diffamateurs, révoltés contre leurs parents, ingrats, impies, sans cœur et sans pitié, calomnieux, intempérants, intraitables, ennemis du bien, délateurs, effrontés, aveuglés par l'orgueil, plus amis de la volupté que de Dieu, ayant les apparences de la piété, mais reniant ce qui en est la force... »

« révolte » – ou, du moins, le complexe de responsabilité et de faute qu'elle suscite – correspond moins à la réaction violente contre la violence que bien plutôt à la possession même de cette violence et à l'usage qu'on en fait pour protéger la classe dominante. Déjà l'un des tout premiers socialistes, Mo-Tih, l'homme qui découvrit en Chine l'amour des hommes, décelait une révolte, non seulement lorsque le fils ou le citoyen s'aime lui-même et n'aime point son fils ou le citoyen s'aime lui-même et n'aime point son père ou son prince, mais davantage encore dans les autres situations proprement primitives, où le père ou le prince s'aime lui-même et n'aime point son fils ou ses sujets, où par conséquent l'égoïsme, le principe de violence exercent d'en haut leur oppression, cherchant leur intérêt hors de toute communauté. Ainsi, le problème de la révolte ne se pose plus au simple niveau de *l'insurrection*, c'est-à-dire dans une perspective phénoménale et fonctionnelle à laquelle on s'est beaucoup trop attaché, mais, de façon fondamentale, sur le plan statique du *régime* même de violence. Cette réalité proprement antichrétienne – que Münzer combat, avec comme fin l'arc-en-ciel, tandis que Luther la protège, avec comme faux-fuyant la liberté des blasons princiers – est moins le mouvement de violence que la violence elle-même, sa présence et sa possession, son installation codifiée sous le nom de « pouvoir », sa jouissance et la jouissance de ce qu'elle protège et qu'elle seule est en mesure de conserver.

Aussi bien le problème est tout autre selon que l'on combat pour sa propre cause ou que l'on est acculé à la révolte pour défendre la cause des autres. *Car ce qui juge l'homme*, ce qui peut-être fait justement la faiblesse du Chrétien, *c'est non seulement l'acte qu'il accomplit, mais ce qu'il accepte que souffrent les autres*. La non-résistance au mal interdit qu'on augmente la quantité du mal, qu'en résistant on commette soi-même une faute. Mais à certaines époques le mal prend de telles proportions qu'en le tolérant, précisément parce qu'on le tolère et qu'on invite autrui à le tolérer, on l'accroît, on le renforce, on le confirme, disons

plus : on le provoque. Par la non-résistance, on rend les autres coupables ou, tout au moins, on les induit en tentation ; il ne s'est jamais trouvé jusqu'ici qu'en « résistant » par les voies de l'amour, au lieu de résister par les voies de la violence, on ait réussi à briser la violence des méchants, ni même à éveiller dans leur cœur une honte capable de les désarmer. De même, en tolérant le règne du mal sur un plan purement personnel, et non point de façon universelle, par référence à la solidarité naturelle des hommes, on se fait le complice de ce règne, – complice non seulement de la violence qui asservit l'âme des méchants, mais de celle aussi qui asservit l'âme de leurs victimes. Dans des conflits de cette sorte, celui qui tolère le mal est à tout le moins aussi coupable que celui qui réagit effectivement contre lui ; si ce dernier court lui-même le danger de perdre son âme en mettant la violence au service de la pitié, au service de l'amour, il peut encore se demander, de façon authentiquement chrétienne : « Qu'importe le salut de mon âme ? » C'est au *tat tvam asi*² des autres âmes, du royaume des âmes, qu'il a pu sacrifier la sienne. L'opposition, par conséquent, n'est pas absolue entre l'amour et le désir de prendre sur soi douleur et même faute, de renoncer soi-même à sa propre délivrance pour que la lumière au moins puisse transpercer aussi la croûte la plus dure. Jusqu'à présent on n'a vu se manifester qu'à l'état de pures et simples traces une percée moins violente, celle qui permet, lorsqu'un frère se trouve dans une fausse position, de lui éclairer le crâne pour l'empêcher de se briser, – celle qui permet peut-être aussi de mener à son terme par des voies « pacifiques » et rationnelles le processus de socialisation, mais *après* seulement que, sur un mode nécessairement violent, on s'est emparé d'abord des moyens de production. Au XVIII^e siècle, en un

2. Littéralement, en sanscrit, « Tu es cela » (c'est-à-dire : « Dans ton essence intime, tu es identique à l'invisible substance de toute chose »), formule attribuée au brahmane Aruni et devenue le « grand mot d'ordre » (*mabavakya*) du non-dualisme (*advaita*) védantique. Cf. Heinrich Zimmer, *Les Philosophies de l'Inde*, trad. fr. M.-S. Renou., Paris, Payot, 1953, p. 244, 284, 326.

temps qui échappe pour une part aux explications économiques, on a pu assister à l'une de ces illuminations intérieures qui sont comme des sauts qualitatifs; en faisant du paradoxe chrétien une relative évidence, ce siècle a rendu partiellement superflu le bouleversement « vulcanique »; c'est de façon « neptunienne » qu'il a voulu s'opposer, par les seuls moyens de la superstructure, à la révolution institutionnelle. Il n'a pu éviter cependant la Révolution française, qui allait mettre en pleine lumière toute la faiblesse politique, toute l'insuffisance de cette vision plus éclairée des choses au niveau des couches supérieures; plus tard, le wilsonisme devait une fois encore discréditer de la façon la plus pénible ce fabianisme moral³. Ainsi, entre l'amour et la violence – la plus humble de ses servantes – l'opposition n'est pas telle qu'en souffrant simplement le mal on ait encore jamais réussi à le vaincre, – telle qu'aucun Christ ait jamais possédé l'amulette qui pût se substituer au glaive et, sans combat, annexer l'Enfer au Paradis. N'a-t-il pas fallu que Gédéon lui-même brandît l'épée, que Moïse taillât en pièces l'Égyptien, et Jésus en personne ignore-t-il donc la colère, celle qui manie le fouet et qui maudit, l'unique sentiment qu'il connaisse à côté de l'amour? Aussi bien Münzer, à son tour, ne cesse d'insister sur la force, sur la crainte, sur la rigueur de la Loi mosaïque, qui s'applique, ici-bas, à tous les hommes, prenant ainsi parti contre Luther qui

méprise la Loi du Père et se couvre hypocritement de la bonté du Christ, ce très précieux trésor, et invoque la patience du Fils pour faire honte au Père du caractère sérieux de sa Loi.

Jésus n'a aucunement mitigé la voie, et la loi morale de l'Ancien Testament continue à rayonner bien au-dessus de la sombre et terrible mesure selon laquelle, à en croire Luther, notre vouloir,

3. En se référant au général romain Fabius Cunctator (le « Temporisateur »), la Fabian Society tenta en Angleterre, après 1883, de réaliser progressivement, par voie d'éducation et de persuasion, une sorte de socialisme modéré.

privé de liberté, gâté jusqu'à son fond, prendrait conscience de son abdication, du jugement porté contre lui, de la colère de Dieu. Pour Münzer, c'est un seul et même Dieu qui règne dans les deux Testaments. La crainte de Dieu demeure, non point abolie, mais accomplie, crainte du Dieu de justice, respect et timide pressentiment du Dieu d'amour, du Dieu de la magnificence omnirédemptrice; et le devoir demeure aussi pour les natures prophétiques de menacer et de punir au nom de la loi morale.

Dans sa prédication, comme moyen tactique pour instaurer le droit naturel absolu, pour lui assurer une place authentique, exempte de toute illusion, Münzer fait passer l'exigence de violence et de droit qu'enseigne l'Ancien Testament avant l'exigence d'abandon et d'amour, avant le droit naturel absolu que proclame le Nouveau Testament. Car « le Christ lui-même n'a pas supporté avec patience que des Chrétiens impies fissent souffrir leurs frères ». Il ignore tout accommodement avec Bélial et son royaume⁴. Münzer se sent aux côtés du Sauveur disant avec sévérité : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive⁵ » :

C'est avec grand sérieux que le Christ a ordonné, en Luc 19, et qu'il a dit : « Emparez-vous de mes ennemis et égorgez-les devant mes yeux⁶. » C'est pourquoi Christ Notre Seigneur dit, en Matthieu 18 : « Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits, mieux vaut qu'on lui pendre une meule au cou et qu'on le jette au fond de la mer⁷. » [...] Glosez là-dessus tant que vous voudrez, ce sont les paroles du Christ; mais si nos docteurs viennent m'objecter la bonté du Christ – cette bonté qu'ils accommodent à leur hypocrisie – je tiens qu'ils doivent considérer le zèle du Christ lorsqu'il détruit les racines de l'idolâtrie.

4. // Cor., VI, 15.

5. Mat., X, 34.

6. Luc, XIX, 27. Il ne s'agit pas proprement d'un précepte du Christ mais de la parole qu'il prête – dans la parabole dite « des mines » – au mauvais roi que ses serviteurs considèrent comme un « homme dur », qui « moissonne ce qu'il n'a pas semé ».

7. Mat., XVIII, 6.

Il est vrai que Jésus ordonna également à Pierre de rengainer son glaive⁸, mais, bien que cette non-résistance se rattache au précepte absolu de souffrir l'injustice, tel que l'enseigne le Sermon sur la montagne⁹, elle se situe cependant sur un tout autre plan que les exigences de l'ancienne colère prophétique : il ne s'agit pas de tolérer le mal, mais de se sacrifier soi-même – non d'une résistance inconditionnelle au *mal*, mais bien plutôt d'une non-résistance conditionnelle, déterminée, au *don de sa vie*. La non-résistance absolue n'appartient pas d'ailleurs au pur Évangile de Jésus ; c'est une doctrine déjà contaminée par l'Évangile de Paul et sa christologie, avec son dogme de la Justification, de la rançon, de la satisfaction substitutive ; comme telle, elle n'impose pas absolument l'imitation du Christ dans sa *vie* même. Assurément, en fin de compte, même la colère de l'Ancienne Loi n'est pas incompatible avec l'amour ; malgré la place que le zèle ne peut point ne pas revendiquer, le domaine du pur prophétisme conserve un élément avant-dernier, l'expression d'une faiblesse prémessianique et de type christique ; et Boehme ne considère point sans doute comme la plus authentique manifestation de Dieu le fait qu'il apparaisse aux impies comme Colère et aux seuls justes comme Amour. Même chez Münzer la théorie de la violence n'est pas en définitive le centre le plus essentiel ; pour lui, « le Christ, dans son Évangile, a transfiguré la sévérité du Père » ; c'est bien l'amour qui s'impose, comme *prima* et comme *ultima ratio* de la moralité. Mais la coercition de la loi – la *media ratio* – est née du désespoir et de la légitime défense ; dénuée en elle-même de puissance créatrice, simple annulation du crime, elle n'a guère d'autre rôle, par conséquent, même dans le sacrifice de soi ou dans la colère prophétique, que de protéger les bons ; mais elle a bien ce rôle, et parfaitement justifié tant que le mal est fort, et même tout-puissant.

8. Jean, XVIII, 11 ; Mat., XXVI, 52.

9. Mat., V, 10-11 ; Luc, VI 22-23.